

« Il ne faut pas que le sujet parlant soit toujours le même. Il ne faut pas que seuls résonnent les mots normatifs de la philosophie. Il faut faire parler toutes sortes d'expériences, prêter l'oreille aux aphasiques, aux exclus, aux moribonds. Car nous nous trouvons à l'extérieur, alors que c'est eux qui font effectivement face à l'aspect sombre et solitaire des luttes. Je crois que la tâche d'un praticien de la philosophie vivant en Occident est de prêter l'oreille à toutes ces voix » Foucault, *Dits et Ecrits II*, texte 235, *Méthodologie pour la connaissance du monde : comment se débarrasser du marxisme*, 1978.

Le double exposé très fouillé qu'Alain Mallet a consacré à la conception de l'histoire de Walter Benjamin et intitulé « La révolution, le train et le frein d'urgence » m'inspire quelques réflexions.

En précisant que je n'ai pas lu cet auteur, son nom n'évoquait pour moi qu'un penseur juif allemand quelque peu marginal, très esthète, suicidé en France l'été 1940 – ce qui, dans ces sombres circonstances, quand on portait un tel nom, n'a rien d'incompréhensible. La plupart des rares qui surent immédiatement faire face à l'incroyable événement – un effondrement collectif – étaient très jeunes : Daniel Cordier, Romain Gary... Lui avait 48 ans.

De l'exposé d'A. Mallet je retiens d'abord cette idée-force : l'histoire qu'on apprend à l'école, l'histoire officielle est celle des vainqueurs qui piétinent donc deux fois les vaincus, la première physiquement, la seconde intellectuellement. Pour que s'édifie le Nouveau Monde, encore en tête des pays dits avancés, il a fallu du génocide, de l'ethnocide, en séries. C'est la contrepartie, la part d'ombre, très réelle, de ce qu'on considère comme progrès de la civilisation.

J'ai tout de suite pensé à Lévi-Strauss, à la méditation désenchantée de *Tristes tropiques*. Il dit clairement que son métier – ethnologue américaniste – recèle un remords, dans le soin même pris à recueillir les derniers débris de cultures dévastées. Et son pessimisme s'amplifie dans la conclusion du livre de 1955 quand il écrit *entropologie* le nom de la discipline à laquelle il a voué sa carrière, et qu'il a d'ailleurs puissamment renouvelée : l'anthropologie. Il est clair que ce philosophe de formation qui ne s'est reconnu en aucun courant philosophique de son temps ne croyait pas à l'idée de progrès.

On peut trouver ses arguments dans *Race et histoire*, livre de circonstances issu d'un rapport demandé par l'UNESCO en 1952.

J'ai également pensé à Foucault, à sa manière de traiter l'histoire. Et bien sûr d'abord celle de la folie (1964). Une histoire officielle de la folie serait celle de la psychiatrie, de ses progrès, du triomphe du rationalisme là où régnaient jadis des idées et pratiques délirantes, moyenâgeuses. Par un travail historique complètement novateur Foucault conteste radicalement cet axe d'interprétation, il ose s'en prendre à Descartes, figure fondatrice de la Raison européenne. Et toute la suite de son œuvre va rechercher, dans différents champs institutionnels, d'autres voix que celles du savoir au service du pouvoir. Ainsi pour la justice pénale dont la réalité humaine se trouve concrètement dans l'état des prisons. Ce qui a fait de lui un moment le philosophe le plus influent, à l'international. Intellectuel qui s'est voulu « spécifique » - et non pas « universel », comme l'avaient été Gide ou Sartre - il porte assurément une responsabilité dans l'émergence des minorités sociales.

Il me semble que Foucault est grand par sa capacité de questionnement, ses propres enquêtes étant discutables et discutées. Par exemple par Marcel Gauchet sur le traitement de la folie, à réinsérer dans le cadre d'une société démocratique qui

raisonne à partir de l'individu.

Revenons à Benjamin. Ce dont il nous débarrasse, c'est d'une idée confuse et non interrogée du progrès. Et il en débarrasse le marxisme, en pointant son évolutionnisme natif.

Un citoyen juif allemand de l'entre-deux guerres ne peut que rallier le camp marxiste puisque cette république est attaquée par la coalition des monarchistes qui veulent une revanche sur 1918 et des nazis qui veulent beaucoup plus (programme énoncé en toutes lettres dans *Mein Kampf*). On connaît la suite.

Benjamin est donc un marxiste qui ne croit pas au principal article de foi de cette doctrine. Qui a vu tout ce qu'elle comportait de théologique, et avant elle l'hégélianisme dont elle est issue, où elle a trouvé sa logique dite dialectique.

On sourit de ces vieilles religions où Dieu fait des confidences à des prophètes qui ensuite en instruisent le peuple. Mais le marxisme n'a visiblement pas rompu avec cet atavisme : sont de la même étoffe Lénine, Mao, et le meilleur sans doute, Staline que sa mère illettrée avait mis au séminaire pour lui donner de l'instruction (et dont, surpris en train de lire *Les Misérables*, il sera chassé). Eux trois, c'est le Dieu de l'Histoire qui leur parle directement. Aussi une doctrine dont la logique est sociologique – dynamique des classes en lutte – s'en remet-elle dans l'exercice du pouvoir à des individualités géniales, directement branchées sur le sens de la marche des événements. Connaissant déjà la Fin de l'Histoire.

Lévi-Strauss a vu dans le totalitarisme du XX^e siècle un moyen brutal, expéditif pour de grands pays arriérés de brûler les étapes de la modernisation. L'hypothèse tient pour la Russie et la Chine dont les populations en 1917 et 1949 étaient majoritairement paysannes et illettrées. Pas pour l'Allemagne, pays de grande et vieille culture.

Lire Benjamin peut, je crois, aider à éclairer cette énigme historique.

Mais une dernière remarque : sa vision de l'histoire, a-dialectique, me semble provenir en droite ligne de la *Seconde considération inactuelle* de Nietzsche, 1874, intitulée : *De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie*. C'est le texte fondateur qui d'un coup de marteau sec, bien appliqué, brise l'idole de l'histoire. Une révolution copernicienne s'y opère : c'est l'historien, du présent qu'il vit, traverse et affronte, qui reconstruit un passé, souvent sacralisé, parfois monumental, parfois haï, rejeté. Ainsi tout part toujours d'un présent. Dans la pensée française, avec le décalage d'une génération, Valéry arrive à la même conclusion et met la mort au cœur des civilisations.

Benjamin a croisé entre Allemagne et France la plupart des grands esprits de son temps – mais pas Freud. Ce que j'ai aperçu, grâce à A. Mallet, de son œuvre fragmentaire me paraît témoigner d'une extraordinaire indépendance d'esprit. Sa prose prend toujours à contre-pied.

Cette prose déconcertante, dans une forme fragmentaire, possède une étonnante capacité d'ouverture : elle balaie allègrement les couches de mythologie déposées du fait de notre récent historicisme incontrôlé (depuis 1789). Oui, cette vie et cette œuvre me semblent en parallèle de celles de Lévi-Strauss : en 1940 l'un attrape un bateau pour les Etats-Unis, l'autre est pris au piège.

Une telle démarche garde tout son sens dans notre époque que caractérisent des problèmes à la fois inédits et communs. Raconter l'histoire séparée de quelques-uns, les favorisés, les gagnants, paraît parfaitement vain. Histoire mondiale, dit Patrick Boucheron.

Qu'en est-il à présent de la révolution si souvent invoquée, dans quel train nous trouvons-nous et comporte-t-il un frein d'urgence ?

Mais je me demande : dans l'œuvre éclatée de Benjamin par où commencer ?

PS lors de l'exposé a été rappelée la phrase bien connue de Marx qui attribue à la bourgeoisie un rôle historique « éminemment révolutionnaire ». Phrase-clé, me semble-t-il, car établissant la parenté des deux grands projets politiques, le second se contentant de dire : ce que les capitalistes ont commencé de faire, nous le continuerons, en mieux. Une prédiction que l'expérience historique a partout démentie : pour produire les capitalistes sont toujours meilleurs que les bureaucrates du parti. On comprend pourquoi en regardant de près, sur le terrain, comment fonctionnent les sociétés socialistes. Les marxistes les plus lucides du monde – les Chinois – l'ont constaté et ont injecté du capitalisme dans leur économie, la dynamisant à la base, tout en réservant à l'Etat-parti les secteurs décisifs, stratégiques et en surveillant individuellement les gros entrepreneurs. Notre logique a ainsi quelque peine à comprendre que des milliardaires puissent être membres du parti communiste chinois, l'organisation très hiérarchisée qui dirige le corps social, dans un régime où l'élite est formée dans les écoles du parti. Avec un président (à vie) qui dans ses discours associe avec naturel Confucius, Victor Hugo et Marx. L'avenir d'un tel régime ? Il n'a pas de précédent historique. On ne peut que tenter de comprendre son évolution interne, ses problèmes incontournables (vieillesse, pollution, corruption). Le point qui paraît acquis : dans quelques années il disposera de la première économie mondiale. A la mort de Mao son PIB était la moitié de celui de la France. Mais au début du XIX^e siècle l'économie chinoise, quoique cantonnée à l'Extrême Orient, était de loin la plus productive du monde. Pas de miracle en histoire, pas plus que dans la nature.